

## Giù per terra

*Paolo Graziano*

Una torre è una torre finché sta in piedi, altrimenti è altezza perduta, polvere e fango, nobiltà che decade. Ho visto il crollo della prima torre della Domitiana dietro i vetri dell'auto per ripararmi dalle schegge di vetro e tristezza proiettate nell'aria come schiaffi senza autore.

L'ho vista cadere andando su e giù per questa lunga leccata d'asfalto che non somiglia alla sua origine né alla sua fine, non alla calma agonia flegrea non al sereno distacco delle spiagge laziali.

L'ho vista piegarsi come una ballerina sulle ginocchia sostando sul tumulo basso di Scipione ammicchiato tra il mare e la chiusa, imbarazzante crocevia della storia, Africa sconfitta per sbaglio e condotta a questa costa con la cavezza a chinare la schiena ad aprire le gambe.

L'ho vista come Gulliver sbattere le spalle a terra in mezzo al rimescolio dei bagnanti, e c'era intorno un'aria di festa stranita, lembi di un nastro appena reciso a svolazzare nel turbine di spinte contrarie, in quel dies irae di calce e metallo.

Qui la ricostruzione ha la faccia nera della distruzione: palle di ferro che oscillano, dinamite che esce fuori dai gangheri. E allora avremmo dovuto far più rumore del botto, dire che le rovine non liberano il cammino, lo ingombrano. Ma non ci è bastata la voce.

Dovevano gonfiarsi di vento ardito le Vele a Scampia, portare questa barca lontano; le Torri della Domitiana dovevano scrutare il progresso venire dal mare. Sono venute soltanto le carcasse dei poveri. Dalle spalle, dalla campagna bruciata: dove nessuno stava guardando.

## A terre

Une tour le reste tant qu'elle se dresse, dans le cas contraire c'est une majesté perdue, poudre et boue, noblesse déchue. J'ai assisté à l'écroulement de la première tour de la Domitiana, à l'abri dans ma voiture fermée pour me protéger des éclats de verre et de la tristesse projetée dans l'air comme une gifle anonyme.

Je l'ai vue se balancer et chuter en cette langue de goudron qui ne ressemble ni à son origine ni à sa fin, pas plus qu'à une calme agonie flegréenne ou au serein détachement des plages du Latium.

Je l'ai vue se plier comme une ballerine à genoux, appuyée sur le gisant souillé de Scipion entre mer et clôture, embarrassant carrefour de l'Histoire, Afrique défaite par erreur et guidée sur cette côte par un licol qui vous ploie l'échine jusqu'à en faire s'écarter les jambes.

Je l'ai vue, comme Gulliver, les épaules à terre au milieu des remous des baigneurs, et il y avait alentour comme un air de fête incongru, frange d'un ruban à peine coupé voltigeant en sens contraire d'une turbine, en ce jour de colère de chaux et de métal.

Ici la reconstruction a la pâle figure de la destruction : boules de fer oscillantes, dynamite qui sort de ses gonds. Alors, nous aurions dû couvrir le vacarme de nos voix, dire que les ruines ne libèrent pas la voie, mais l'encombrent. Seulement, la voix n'a pas suffi.

Les voiles (Vele di) de Scampia auraient dû se gonfler sous un vent ardent, porter au loin ce bateau ; les Tours de la Domitiana auraient dû prendre garde au progrès venu de la mer. Seules les carcasses des pauvres sont arrivées. De l'arrière, de la campagne calcinée : là où personne ne regardait.

Traductions Philippe Pogam